

Le festival Benjamin Britten à l'Opéra de Lyon, entre ferveur et ennui

Un « Tour d'écrou » sans relief a succédé à un « Peter Grimes » remarquablement interprété

Opéra

Lyon
Envoyée spéciale

Comme chaque année depuis dix ans, l'Opéra de Lyon nous convie à son mini-festival de printemps. Figure consacrée ? Le compositeur britannique Benjamin Britten (1913-1976). Les trois opéras programmés en alternance du 10 au 29 avril jalonnent la vie du compositeur : *Peter Grimes*, qu'il écrivit à son retour des États-Unis, où le couple de pacifistes formé avec son compagnon, Peter Pears, s'était exilé pendant la seconde guerre mondiale, puis *Le Tour d'écrou* (*The Turn of The Screw*), opéra de chambre créé en 1954 à la Fenice de Venise, avant la rare « parabole d'église », *La Rivière au courlis* (*Curlew River*), créée en 1964, dans la paroisse d'Orford.

Belle distribution, que domine la terrible et pitoyable incarnation de Peter Grimes par le ténor Alan Oke

Si les deux premiers sont présentés dans de nouvelles productions, le dernier, mis en scène en 2005 par Oliver Py pour le Festival d'Edimbourg, a déjà été vu au Théâtre des Célestins, à Lyon, en 2008. Entre rituel nô et figurations baroques, Py signait une magistrale réalisation, défendue par la bouleversante « Mater dolorosa » incarnée par le ténor américain Michael Slattery.

Jeu 10 avril, première bouteille à la mer donc avec *Peter Grimes*. Le marin, soupçonné d'avoir tué son jeune apprenti, est seul, au milieu de la scène, dans une barque rongée par la rouille. Deux silhouettes, messagères de la mort, s'approchent sans un mot. Ellen Orford, qui fut sa promise, est venue le voir une dernière fois ; le capitaine Balstrode lui fournit la masse qui devra couler son bateau. Les deux repartis, Peter Grimes rampera lentement vers la nuit et le large.

Tout est dit dès l'ouverture. La mise en scène de Yoshi Oida, sur la toile de fond d'une marine torturée de mer, de ciel et de fer, dans le ballet fluide de conteneurs portuaires déplacés au gré des sacs et ressacs de l'humaine marée (fête populaire, messe dominicale,

poursuite du meurtrier), est tendue comme un point de fuite sur l'horizon. Elle ne quittera pas cet ancrage alors que se noue le drame du rejet victimaire, de l'impossibilité d'être différent, de la dure chaîne des enfants morts.

À la tête des Chœurs et Orchestre de l'Opéra de Lyon, la direction de Kazushi Ono fait souffler le vent mauvais qui galvanise les nuits d'horreur et brise la digue des cœurs. Belle distribution, que dominent la terrible et pitoyable incarnation de Peter Grimes par le ténor Alan Oke, la voix charitable d'Ellen, portée par la mezzo Michaela Kaune, douce et inflexible à la fois. Également remarquables, les seconds rôles : le Balstrode d'Andrew Foster-Williams, la Tantine de Kathleen Wilkinson, la M^{re} Sedley de Rosalind Plowright en bigote passionnée de criminologie, Benedict Nelson (Ned Keene), Colin Judson (Bob Boles), Karoly Szemeredy (Swallow)...

Vendredi 11 avril, *The Turn of The Screw*, l'histoire des enfants perdus du manoir de Bly et de leur gouvernante, aux prises avec les esprits fantômes qui hantent la nouvelle d'Henry James revue par Myfanwy Piper, ont bien du mal à nous envoûter. Avec ses décors de meubles en suspension et son jardin des supplices, la mise en scène de Valentina Carrasco (exfiltrée de La Fura dels Baus) semble tout droit sortie d'un magasin de farces et attrapes, avec ses toiles d'araignée géantes et ses revenants prédateurs. Ce dérangeant prosaïsme de l'étrangeté rompt le charme vénéneux de cette œuvre d'ambivalence, où l'on ne sait qui, des enfants « mutants » ou de l'impressionnante gouvernante, est atteint de visions. La magie et le maléfice envolés, l'ennui gagne.

D'autant que la distribution n'est pas à la hauteur, à commencer par l'improbable gouvernante d'Heather Newhouse, floue d'intention, incompréhensible de prosodie. Si l'on ajoute à la direction un rien dégingandée de Kazushi Ono, le Peter Quint appliqué et sans poésie d'Andrew Tortise, la Miss Jessel sans relief de Giselle Allen, une M^{re} Grose routinière (Khatarine Goeldner) et deux enfants trop sages (Ramo Ragone en Miles, Loleh Pottier en Flora), la messe de l'innocence brisée est dite. ■

MARIE-AUDE ROUX

Festival Britten. Opéra national de Lyon (69). Tél. : 08-26-30-53-25. De 13€ à 94€. Jusqu'au 29 avril. Opera-lyon.com

Photographie Rimbaud et le portrait pris à Aden

Après quatre ans de polémiques, une étude biométrique estime que le personnage figurant sur une photo prise à Aden au début des années 1880 est « très vraisemblablement » Arthur Rimbaud. L'étude, rendue publique par *L'Express* du 14 avril, a consisté à comparer l'homme présent comme Rimbaud à cinq photos ou portraits du poète. « Les cinq comparaisons sont en faveur d'une très forte probabilité que l'homme assis tout à droite de la photographie à expertiser soit bien Arthur Rimbaud », indique l'étude réalisée par Brice Poreau, chercheur au Laboratoire d'anthropologie anatomique et de paléontologie à l'université Claude-Bernard à Lyon. Le score atteint même 98 % lorsqu'on compare le cliché avec la photo la plus connue de Rimbaud, 17 ans, les cheveux en bataille, réalisée par Etienne Carjat en 1871. Interrogé le 12 avril, le chercheur est toutefois resté prudent : « Même si l'hypothèse est très vraisemblable, il ne s'agit pas d'un résultat absolu. Cette étude doit être corrélée aux recherches historiques des spécialistes de Rimbaud ». — (AFP)

Arts La Philharmonie de Vienne va restituer un tableau de Paul Signac

L'orchestre philharmonique de Vienne va rendre à une famille française une toile du peintre Paul Signac, *Port-en-Bessin*, qui avait été dérobée par les nazis et donnée en cadeau à l'orchestre en 1940 par un responsable de la police secrète autrichienne. « Depuis nombre d'années, nous nous efforçons de regarder en face le passé de la philharmonie de Vienne (...) », a déclaré, le 12 avril, le directeur de l'orchestre, Clemens Hellsberg. La fondation privée qui gère l'orchestre cède progressivement aux pressions pour dévoiler son comportement à l'époque nazie, qualifiée de « période sombre » de son histoire. — (AFP)

Joellerie Désireux de faire connaître son savoir-faire et de valoriser l'artisanat d'art, Van Cleef & Arpels accueille le public pour des cours sur les pierres précieuses

A l'école du diamant



Dispensés par des professionnels des ateliers Van Cleef & Arpels et des collaborateurs indépendants, les cours associent théorie et pratique. VAN CLEEF & ARPELS

L'industrie de la création n'a jamais autant mis en valeur l'artisanat d'art qu'aujourd'hui. Alors que l'ère digitale tend à dématérialiser la vie quotidienne, l'œuvre manuelle et l'expertise du geste trouvent un nombre croissant de défenseurs. Au-delà de l'effet « marketing et patrimoine », il y a là un enjeu concret : ces métiers sont autant de débouchés professionnels dans un marché de l'emploi en crise. Dans le luxe, les initiatives privées se multiplient. La maison Chanel a rassemblé, sous le label Par affection, nombre de métiers d'art travaillant pour la maison (brodeurs, gantiers, orfèvres, etc.), leur permettant ainsi de perdurer tout en collaborant avec d'autres griffes.

Chaque année, le groupe LVMH organise ses Journées particulières, qui permettent au public de visiter ses ateliers, pour mieux en comprendre le savoir-faire. Il y a deux ans, le joaillier Van Cleef & Arpels a poussé cette logique de valorisation plus loin en ouvrant une école. « Notre but était de faire découvrir le monde de l'horlogerie et de la joaillerie au public, explique Marie Valanet-Delhom, la directrice de cet établissement privé. Certaines entreprises investissent dans le mécénat d'art ou le sponsoring sportif, nous avons choisi l'éducation. A notre époque, tout le monde se préoccupe de l'avenir et de la transmission. Les métiers d'artisanat d'art, notamment la joaillerie, qui est très secrète, sont souvent perçus comme un conservatoire. Or ces métiers sont ouverts sur l'avenir, intègrent de nouvelles technologies, inventent des procédés pour repousser les limites de l'excellence. C'est cela qui est passionnant et enrichissant. »

L'école Van Cleef & Arpels s'est d'abord installée, une semaine par mois, dans l'hôtel d'Evreux, place Vendôme, épicerie parisienne de l'art joaillier. Fort de son succès, le projet vient de déménager rue Danielle-Casanova et propose des sessions deux semaines par mois. Le décor a beau être luxueux, l'école n'a rien d'un salon pour collectionneuses de bijoux oisives ou d'une ode semi-publicitaire à Van Cleef & Arpels. Les cours évoquent les autres grandes signatures de la joaillerie et seuls deux sur seize traitent de la culture maison. Ils sont délivrés par des professeurs experts dans leur domaine, qu'ils soient issus des ateliers Van Cleef ou collaborateurs indépendants.

Pour les élèves étrangers (treize nationalités ont déjà été accueillies), des cours en anglais et



des interprètes sont disponibles. Les modules à la carte explorent l'univers du bijou sous tous les angles, sans oublier les sciences, qui tiennent un grand rôle dans la joaillerie. Le dernier cours mis au point par l'école est d'ailleurs consacré à la plus populaire des pierres : le diamant. Il faut deux demi-journées pour apprendre à connaître ce drôle de caillou qui, à quelques fausses manœuvres chimiques de la nature près, ne serait qu'un vulgaire morceau de graphite.

Le cours retrace la saga historique, culturelle, sociale ou scientifique de cette pierre. D'Alexandre le Grand aux héritières américaines du XX^e siècle en passant par les empereurs mongols, les rois de

Le privilège d'entrer dans le monde merveilleux de la joaillerie a un prix, mais la qualité des enseignements est à la hauteur de l'investissement

France et les grands explorateurs, les diamants ont fasciné et causé la perte de personnages hauts en couleur. Collectionneurs voulant mettre en scène leur pouvoir à travers cette pierre, des figures comme Shah Jahan, habitué à la démesure, ont alimenté la légende brillante et parfois sanglante du diamant.

On voyage alors des premiers gisements de Golconde, en Inde, aux recherches actuelles qui poussent les sols canadiens. Dans cette aventure, la taille compte : les plus gros diamants de l'histoire sont traités comme des stars aux pouvoirs occultes dont certaines ont quitté mystérieusement la scène.

couleurs. Puis on en observe de vrais, à la loupe, pour y repérer les inclusions – de petites particules prisonnières du cristal. Le but est de comprendre le travail du diamantaire et la « règle des 4 C » qui permet de définir la valeur des pierres : couleur, carat (son poids), *cut* (façon dont il est taillé) et *clarity* (pureté).

Les outils à la main, on constate aussi l'intensité physique des gestes. On ressort de cette expérience fatigué mais serein, comme après une séance de yoga. Le privilège d'entrer dans le monde merveilleux de la joaillerie a un prix (600 euros les quatre heures de cours), mais la qualité des enseignements est à la hauteur de l'investissement (l'école est agréée pour la formation continue entreprise). Des initiatives plus accessibles pourraient voir le jour. « J'aimerais développer des programmes pour les adolescents », précise Marie Valanet-Delhom, en discussion notamment avec l'École Boule. ■

CARINE BIZET

Miossec

Ici-bas, Ici même



Nouvel album le 14 Avril
PARIS La Cigale le 22 Avril
+ tournée en France



LES ÉDITIONS PAS TERRIBLE



RADICAL



SPPF



Le Monde



iRockUpables

www.facebook.com/christophemiossec
www.twitter.com/miossecofficial

www.christophemiossec.com
www.facebook.com/piaslabel